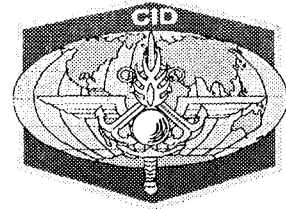
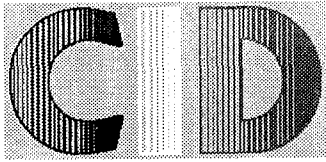


1998-018



MEMOIRE DE STRATEGIE



27 mars 1998

STRATEGIE DU MAROC POUR LA RECUPERATION DE SES PROVINCES MERIDIONALES

CDI, Mohamed BERRID
5^e Promotion
Division D
Groupe D6

«... La meilleure preuve de génie qu'un prince ou un général puisse fournir, c'est de savoir organiser sa guerre en conformité exacte avec ses moyens et ses buts, sans en faire trop ou pas assez. Mais les effets de ce génie ne se révèlent pas tant par des formes d'actions nouvellement inventées et frappantes, que dans l'heureuse issue finale de l'ensemble. C'est la vérification des suppositions tacites, c'est l'harmonie silencieuse de toute la manière d'agir que nous désirons admirer et qui ne se manifeste que dans le résultat d'ensemble...»

*Carl Von Clausewitz
De la guerre. 1832.*

Il est rare dans l'histoire coloniale du XIX^e et du XX^e siècles que le territoire d'un même pays soit aussi convoité puis partagé entre plusieurs puissances, comme le fut le Maroc. Après les incursions espagnoles dans le sud, puis l'occupation de certains ports du Nord, la France, déjà présente en Algérie, va devenir beaucoup plus active et chercher à s'accaparer le gros morceau. L'Allemagne, non invitée à la fête, va exprimer son mécontentement par la voix de l'empereur Guillaume II, lors de son voyage à Tanger le 31 mars 1905. Si l'Allemagne n'avait pas bénéficié de concessions au Congo, elle aurait sûrement à son tour occupé une partie du Maroc. Cette histoire singulière, caractérisée par une occupation par paliers et opérée par plusieurs puissances à la fois, marquera et pèsera lourdement sur la façon dont le Maroc indépendant va recouvrer son intégrité territoriale.

Depuis son indépendance, le Maroc devait faire face à un double défi. Parachever l'intégrité territoriale du pays en récupérant les autres parties du territoire restées encore sous l'occupation espagnole, et parallèlement conduire le développement. De ce fait, il était nécessaire de chercher à régler les questions territoriales par le biais des négociations et du dialogue. Si certaines zones avaient été effectivement récupérées sans grand problème, les provinces sahariennes vont nécessiter une vraie stratégie du long terme. C'est de celle-ci qu'il s'agit ici.

La stratégie n'étant pas toujours une série de mesures prédéfinies et immuables dans ses éléments constitutifs, on peut dire que celle adoptée par le Maroc et qui lui a permis de récupérer ses provinces méridionales, tire sa force et son efficacité de sa capacité à s'adapter aux multiples évolutions du contexte. L'objectif est d'en saisir les éléments constitutifs et voir dans quelle mesure elle répond aux règles de l'art.

Pour cela, nous tenterons, dans une première partie, de dessiner globalement les contours de cette stratégie en la plaçant dans son environnement historique. Dans une deuxième partie, nous mettrons en exergue le consensus national l'un des fondements de cette stratégie à travers une analyse de la marche verte et de sa portée. Enfin, la défensive sur le terrain comme instrument efficace de cette stratégie, fera l'objet de la troisième partie.

I/ LES CONTOURS DE LA STRATEGIE:

Du point de vue de l'opinion publique internationale et des médias occidentaux plus particulièrement, l'affaire du Sahara commença officiellement en 1975 avec l'organisation par le Maroc de la marche verte à laquelle prirent part 350.000 volontaires. Cette marche créa une tension dangereuse entre le Maroc et l'Espagne d'une part et entre le Maroc et l'Algérie d'autre part. Après de nombreuses tergiversations de l'Espagne, un accord tripartite fut conclu à Madrid le 14 novembre 1975. Cet accord consacra le partage du Sahara entre le Maroc et la Mauritanie. Mais cet aboutissement et la tension qui en résulta ne peuvent se comprendre sans un rappel des données antérieures du conflit.

Le Maroc qui a fait l'objet d'un véritable dépeçage territorial de la part des puissances coloniales, n'avait cessé, au lendemain de son indépendance, de revendiquer sa souveraineté sur les territoires restés sous domination espagnole. Cette volonté de parachever l'unité territoriale, et qui était réitérée dans tous les forums internationaux, fut aussi le mot d'ordre de la classe politique marocaine. Déjà au lendemain de l'indépendance, Feu Sa Majesté Mohammed V déclara le 25 février 1958 en s'adressant aux populations d'Ait Baâmrane, originaires de la région: «*Nous proclamons solennellement que nous poursuivons Notre action pour le retour de notre Sahara dans le cadre du respect de nos droits historiques et conformément à la volonté de ses habitants*¹ ».

Ensuite et à l'occasion de la signature de la charte de l'O.U.A. dont le Maroc était membre fondateur en 1963, ce dernier avait émis des réserves sur le principe sacro-saint de l'intangibilité des frontières héritées du colonialisme. En effet, un tel principe ne peut objectivement correspondre à la réalité de l'histoire coloniale du Maroc dont le territoire avait été partagé entre plusieurs puissances. L'application d'un tel principe pour le cas spécifique du Maroc ne se traduirait pas, comme ce fut le cas pour tous les pays colonisés, par un retour normal à la situation territoriale qui prévalait avant l'arrivée des espagnols et des français dans le pays. Il aurait en revanche signifié la création d'au moins cinq *Etats* étant donné que la France avait occupé la partie centrale et l'Espagne avait occupé le Rif au nord, les régions de Ifni, Tarfaya, le Sahara au sud sans parler de Tanger qui avait le statut de ville internationale.

Concernant ces territoires sous domination espagnole, le Maroc opta pour la voie diplomatique et les négociations bilatérales et se vit ainsi rétrocéder progressivement Tarfaya et Sidi Ifni. Cependant, il en allait autrement pour le Sahara. Le processus de sa décolonisation prit des allures complexes en raison des divergences entre le Maroc et la Mauritanie, qui revendiquait le même territoire, l'Algérie qui souhaitait, à l'instar de l'Espagne, chacun pour ses propres intérêts, un Etat indépendant dans la région. Ces divergences inter-magrébines amenèrent l'Espagne à vouloir hâter le processus de décolonisation par la proclamation de son intention de transférer ses pouvoirs à une jemaâ sahraouie et l'organisation d'un référendum d'autodétermination.

Dénonçant cette manoeuvre, le Maroc s'adressa à l'Assemblée générale des Nations Unies afin que celle-ci demande à la Cour Internationale de Justice (CIJ) un avis sur la question du Sahara occidental. L'avis rendu par la CIJ, le 16 octobre 1975, conforta les positions du Maroc en confirmant l'existence ancienne et effective de liens juridiques d'allégeance entre les sultans du Maroc et les tribus vivant sur le territoire du

¹ Géopolitique. N°57. 1997. page 13.

Sahara occidental. Et c'est fort de cet avis que Sa Majesté le Roi annonça le même jour la pacifique marche verte qui permit, en raison de l'effet de pression qu'elle exerça sur l'Espagne, d'aboutir justement à l'accord tripartite de Madrid qui consacra la décolonisation du territoire.

Mais si, pour le Maroc, la récupération de son Sahara semblait clore un nouveau chapitre de la décolonisation, il n'en allait pas de même pour l'Algérie. Celle-ci, en connivence avec la Libye, use d'un certain nombre de subterfuges et s'employa à créer de toutes pièces un mouvement factice, le Polisario. Elle l'encadra, en assura le soutien militaire et diplomatique et en renforça les rangs par toutes les populations pauvres et désorientées, de diverses nationalités, que la famine dans le Sahel pourchassait vers le nord. Nantie de la manne pétrolière des années soixante-dix, l'Algérie lança également une vaste offensive diplomatique et réussit à faire admettre le Polisario au sein de l'O.U.A., par le rachat de voix à coups de dollars auprès de certains pays pauvres d'Afrique.

Sur le plan militaire, le Maroc tira rapidement les enseignements nécessaires. A partir de 1979, il commença à s'assurer la maîtrise du terrain. La construction de murs successifs de défense qui permirent de sécuriser progressivement les villes et localités, puis les zones, et enfin l'ensemble du territoire, fut comme nous le verrons plus loin un élément déterminant dans les succès que les Forces Armées Royales vont remporter. Ces acquis ayant été conservés et étendus, le Maroc lança une vaste contre-attaque diplomatique. Il se retira alors de l'organisation panafricaine et accepta le principe du référendum mais demanda que le dossier du Sahara revienne à l'ONU qui instaura un cessez-le-feu dès 1991. Pour le Maroc, l'OUA qui a admis le Polisario a perdu de ce fait son impartialité et sa crédibilité et ne peut donc juridiquement s'habiliter à arbitrer ce conflit. Du coup, le recours à l'ONU constitue pour le Maroc un choix stratégique car, même si militairement il est maître de la situation, il préfère garantir l'avenir par le biais du recours à une reconnaissance internationale à travers le résultat d'un référendum que l'ONU organisera, plutôt que l'OUA. Ce référendum constitue donc pour le Maroc l'ultime phase d'une stratégie qui va définitivement clore ce dossier, pourvu que les cinq critères acceptés par les deux parties dans l'accord de Houston soit strictement appliqués par la commission d'identification.

Ce rappel historique permet de tracer globalement les contours d'une stratégie inscrite dans la durée et basée sur des revendications légitimes. Tout en maintenant la fin politique initiale qu'elle doit servir, cette stratégie qui combine des moyens variés s'est continuellement adaptée aux divers contextes et a su tirer le maximum de profit de toutes les opportunités multiples offertes le long du parcours.

Dans son introduction à « l'art de la guerre » de Sun Zi, Maurice PRESTAT écrit *« l'art de la guerre est le résultat d'une triple dialectique. D'abord avec la politique. Celle-ci cherche à promouvoir le projet politique d'une collectivité, par exemple d'une nation, censé exprimer la volonté commune, de préserver dans l'être et de satisfaire certains besoins et certaines ambitions.*

*Ce projet est en concurrence avec ceux des autres nations et cette concurrence peut dégénérer en conflit plus ou moins grave. Il importe alors que **les fins politiques** poursuivies par la nation considérée soient traduites en **but stratégique**, dans le cas où s'ouvrirait une épreuve de force, mettant en jeu des capacités de contrainte ou de dissuasion. Ce but stratégique doit être atteint avec ce dont on dispose. Il y a donc un ajustement à effectuer entre les exigences du politique, qui demande au stratège d'avoir*

les moyens correspondants aux visées politiques du gouvernement et les possibilités du stratège, qui demande au politique de proportionner ses visées à ses moyens ».²

De là on peut dire que l'action entreprise par le Maroc relève de l'art de la guerre en ce sens qu'elle s'inscrit parfaitement dans le cadre de cette triple dialectique de la politique, de la stratégie et des moyens. **La fin politique** étant de parachever l'intégrité territoriale du pays, **le but stratégique** ne devait être autre que le contrôle total de ce territoire. Enfin **les moyens** qui devaient proportionnellement s'adapter aux fins politiques seront variés. Nous n'en analyserons ici que deux qui nous semblent d'une grande portée stratégique : la marche verte et le mur de défense.

III/ LA VERTU DE LA MARCHÉ VERTE:

Avant de lancer le processus qui devait permettre au Maroc de récupérer son Sahara, Sa Majesté Le Roi n'a pas pensé seulement à la façon par laquelle il fallait appliquer directement la force physique sur l'adversaire, ce qui relève de *l'art militaire*; mais il a disséqué tout le spectre complet de *l'art de la guerre* en utilisant tous les moyens variés dont il disposait et en combinant effets directs et indirects pour parvenir aux fins politiques recherchées. L'un des atouts fondamentaux de la stratégie marocaine réside dans ce que Sun Zi appelle *la vertu*. Dans l'article premier de son traité, l'auteur chinois nous recommande d'étudier la guerre car, dit-il, « *elle est le terrain de la vie et de la mort* », puis il insiste juste après sur la nécessité de la codifier selon cinq variables. « ... *La première de ces variables est la vertu...Par la vertu, le peuple est en accord avec ses dirigeants et il ne craint pas de mourir et de vivre pour eux* »³.

Cette vertu va se manifester à travers la marche verte dont la signification relève d'une triple dimension. D'abord elle a été l'occasion de cristalliser le principe de la *Beîâ*, allégeance, qui lie réciproquement le Roi et son peuple. Ce principe qui ne relève pas du juridisme, mais d'un contrat millénaire *intuitu personae*, impose un engagement mutuel. Interrogé par le journaliste français Eric Laurent sur la définition de ce concept, Sa Majesté Le Roi répond: «*La pratique de la Beîâ est un élément fondamental de notre système, non pas constitutionnel, mais institutionnel. Le texte de la Beîâ consacre l'adoubement, le sacre du khalife. Je vais essayer de vous le traduire de mémoire: « Toi, nous te faisons allégeance pour tout ce qui réjouit et pour tout ce qui attriste. Mais en contrepartie, tu te dois de nous protéger...de veiller à nos droits »* ».⁴

Ensuite, le but immédiat de cette marche était de débloquer une situation et amener l'adversaire à négocier. Pendant son lancement, elle fut l'un des événements qui marquent un temps mondial, en ce sens que, même ceux qui ne sont pas directement concernés par lui, éprouvent le sentiment d'être contemporains d'un fait historique et fondateur qui, au moment même où il se produit, entre déjà dans la légende. Elle était une sorte de cri émanant des profondeurs de tout un peuple qui n'aspirait à travers son élan qu'à la restauration de ses droits légitimes. Ce cri ne s'adressait pas uniquement au colonisateur, mais à l'ensemble de la communauté internationale prise comme témoin. Au sein d'une situation conflictuelle dans laquelle l'appel aux armes est concevable sinon attendu, voir 350 000 hommes et femmes s'ébranler dans le désert, derrière leurs drapeaux, armés du seul Coran et de leur foi, était incontestablement séduisant mais également déconcertant et dissuasif. Face à l'Espagne, la marche verte a été un plein succès. Dans un monde où la violence s'efforce, en portant les premiers coups,

² SUN ZI, *L'art de la guerre*. Valérie NIQUET-CABESTAN. Ed. Economica. page 7.

³ SUN ZI, Op-cit. page 99.

⁴ Géopolitique. Op-cit. page 6.

d'acquérir les avantages décisifs, voici que s'avancéait une foule qui chantait et priait. Cette marche doit son succès à une préparation méticuleuse tenue en secret jusqu'au dernier moment, à une organisation logistique rigoureuse et à des contacts diplomatiques garantissant son caractère pacifique.

Enfin et c'est la signification stratégique de la marche, elle met en exergue toute la dimension du consensus national autour d'une cause que le peuple en entier considère légitimement comme sienne et qu'il est disposé à défendre jusqu'au bout quels que soient les sacrifices. Ce consensus est resté d'ailleurs inébranlable en dépit du poids de vingt-deux années de guerre que tous les marocains considèrent comme un devoir national, méritant par conséquent d'être toujours inscrit comme priorité des priorités. L'unanimité de la nation entière, toutes couches sociales et toutes tendances politiques confondues autour de l'intégrité du territoire, est en soit même une force de frappe exceptionnelle contre l'adversaire qui a toujours attendu vainement l'affaiblissement de ce consensus.

La marche verte, c'est aussi la réelle consécration du génie d'un Roi. René-Jean Dupuy la qualifie en ces termes « *Prophétique par son essence, puisqu'elle témoignait de la pérennité d'une Nation et d'une dynastie, elle revêtait un caractère stratégique. En décidant cette marche, le Souverain prenait des risques, à la mesure d'un caractère. Mais il a expliqué qu'il ne pouvait douter de son peuple, sachant qu'il le suivrait dans une marche qui prolongerait une histoire millénaire* »⁵. En fait, la marche verte, conçue comme un moyen, ne pouvait nullement être une opération improvisée. Elle procède d'une mûre réflexion et d'une analyse approfondie de la dialectique de la *fin* et de ses *moyens* dans un contexte bien déterminé. Sa conception intellectuelle a dû nécessiter que soient passée au crible toute la palette des moyens imaginables qui pourraient concourir à la réalisation de la fin politique, puis d'extraire de cette analyse, et c'est là le domaine de *l'art*, le moyen le plus décisif mais qui écarte le plus possible d'incertitudes. Dans le chapitre intitulé: « *Sur la grandeur du but de la guerre et sur les efforts à fournir* » Clausewitz montre la complexité que pose la définition des moyens à mobiliser en ce sens que leur détermination nécessite la prise en compte des diverses contingences et de leurs connexions. « *C'est là, dit-il, que l'activité de l'entendement quitte le domaine de la science exacte, de la logique et des mathématiques, et devient, au sens large du terme, un art, c'est à dire l'habileté à extraire d'une multitude infinie d'objets et de circonstances, par un jugement instinctif, le plus important et le plus décisif* »⁶. Clausewitz poursuit « *Pour s'assurer de la quantité de moyens qu'il faut mobiliser pour la guerre, il faut considérer l'objet politique, à la fois de notre propre point de vue et de celui de l'ennemi; il faut examiner la puissance et la situation de l'Etat ennemi aussi bien que les nôtres, il faut considérer le caractère du gouvernement ennemi et celui de son peuple, et leurs capacités. Ces facteurs doivent être aussi considérés de notre côté; il nous faut tenir compte des relations politiques des autres Etats. On comprend facilement que la détermination de ces diverses circonstances et de leurs diverses relations est un vrai trait du génie qui, placé devant eux, adopte vite la voie juste, alors que la simple étude académique ne permettrait pas du tout de maîtriser leur complexité. En ce sens, Bonaparte avait tout à fait raison de dire que ce serait un problème d'algèbre devant lequel même un Newton resterait interdit* »⁷. Donc, il y a toujours des études et analyses à faire, des contraintes multiples à prendre en considération aussi bien du côté de l'adversaire que du notre mais il y a une limite où

⁵ Op-cit. page 14.

⁶ De la guerre. Carl Von Clausewitz. Ed. de minuit. page 678.

⁷ De la guerre. Op-cit. page 679.

s'arrête l'objectivité de l'analyse scientifique et au-delà de laquelle le champ de réflexion appartient au génie de l'homme qui, grâce à ses propres qualités, à son expérience et à sa vision, opte pour une solution sans pour autant pouvoir expliquer et justifier ce choix. Interrogé au sujet la marche verte sur les signes qui permettent de sentir qu'il se prépare quelque chose d'important et qu'il y a une occasion à saisir, Sa Majesté le Roi HASSAN II répond: « *Vous savez, c'est comme la météo, à condition de ne pas vivre dans un pays de mousson où on sait que pendant six mois il pleuvra et que le temps sera sec durant l'autre période. En fait, on sent venir les choses et quand elles commencent à bouger réellement il faut alors prendre une décision: soit on regagne le port le plus proche pour s'y abriter, soit on continue en évitant les écueils. Je le sens mais je ne peux pas vous l'expliquer davantage* ».⁸

III/ LA STRATEGIE DU MUR DE DEFENSE:

31/ La puissance du concept:

« *...Qui veut fatiguer l'ennemi, c'est à dire l'emporter sur lui en tenant plus longtemps, doit réduire les risques; si grandeur et certitude du succès sont inversement proportionnelles l'une à l'autre, si seuls les petits succès sont assurés, le parti qui veut l'emporter à « l'usure » compensera par le nombre des succès la médiocrité de chacun d'eux, autrement dit il misera sur la durée des hostilités* »⁹. Cette réflexion de Raymond Argon résume s'il en était besoin l'un des atouts de la stratégie du Maroc.

En effet, pour réduire effectivement les risques il fallait assurer la sécurisation totale des populations et des territoires en neutralisant le Polisario sur le terrain. Ensuite pour pouvoir miser sur la durée, il fallait conduire la guerre selon les principes et les règles de l'art en usant de l'instrument qui garantit le succès, à savoir la défensive. Pour répondre à ces deux conditions, le Maroc adopta la stratégie du mur de défense car elle est la forme de combat la plus adaptée au cas d'espèce; ce que nous tenterons de démontrer dans ce chapitre à travers une lecture parallèle de Clausewitz.

Au moment de la construction du mur de défense, les dirigeants du Polisario, à défaut de percevoir la signification profonde et la portée stratégique de l'ouvrage, ne cessaient de répéter que ce remblais de sable ne saurait tenir et qu'il serait emporté par les premières attaques de leurs combattants. Ils avaient également cru que le repli de leurs forces sur Tindouf pouvait constituer une option avantageuse et une alternative qui permettrait de résoudre certains problèmes majeurs qui handicapaient leurs actions militaires dans le contexte antérieur à la construction du mur, notamment les problèmes de logistique et du rapport de forces.

En effet, les unités du Polisario partaient initialement de leur base arrière à Tindouf en territoire algérien et devaient parcourir des centaines de kilomètres avant d'arriver à leurs objectifs. Ne pouvant compter ni sur le soutien des populations locales qui leur étaient hostiles, ni sur la nature d'un territoire vaste, désert et donc dépourvu de ressources de survie; ils ont cru qu'il valait mieux mener des actions contre les unités marocaines en position sur une ligne frontalière située plus près de leur base arrière, que de s'aventurer comme auparavant à l'intérieur du territoire, avec toutes les élongations et les ruptures logistiques en matière de vivres, de carburant et de maintenance des véhicules que ces incursions hasardeuses engendraient.

⁸ *La mémoire d'un Roi*. Eric Laurent. Ed. Plon. page 196.

⁹ *Penser la guerre*, Clausewitz. R. Aron. Gallimard.

Du point de vue du rapport de force, l'étendue du territoire imposait au Polisario, un éclatement de ses forces en petits groupes de force insignifiante face aux unités marocaines plus structurées et fournies mais surtout de mieux en mieux adaptées et entraînées à la guerre du désert. Les forces ennemies ainsi diluées sur le vaste territoire ne pouvaient nullement espérer en assurer le contrôle, encore moins la possession en raison des ratissages permanents et systématiques de la zone, qu'effectuaient les forces marocaines chaque fois que les unités ennemies sont signalées par les reconnaissances. Dans un tel cadre, le Polisario menait des actions ponctuelles, certes parfois simultanées dans plusieurs endroits, mais sans aucune envergure ni portée stratégique, sinon à servir comme moyen de propagande médiatique à des fins diplomatiques. De ce fait, les dirigeants du Polisario ont cru que le repli à l'Est du mur de défense leur offrirait l'occasion de regrouper leurs forces pour pouvoir les concentrer au besoin sur les positions défensives marocaines qu'ils choisiraient d'assaillir, de façon à réaliser un rapport de force qui pourrait leur être favorable ne serait-ce que localement.

En fait, les dirigeants adverses croyaient qu'il suffisait de faire appliquer, par un ramassis de mercenaires, quelques recettes de guérilla importées d'un peu partout, pour gagner la guerre. Ils n'avaient aucune vision du piège stratégique qui venait de se renfermer sur eux, ni des transformations radicales que ce mur allait engendrer. Ils ne savaient pas non plus qu'un certain Clausewitz avait écrit que « *la défensive n'est rien d'autre que la forme la plus forte de la conduite de la guerre qui nous permet **le plus sûrement** de dominer l'adversaire* »¹⁰. Pour ce type de dirigeants absurdes qui ne peuvent avoir de netteté et de précision dans la vision, Clausewitz enchaîne: « *il faut s'en tenir fermement à cette opinion, en partie parce qu'elle nous sauve en fin de compte de l'absurdité, et en partie parce que l'énergie qu'elle donnera à tout acte de défense sera d'autant plus grande qu'elle nous apparaîtra avec netteté et précision* »¹¹.

L'efficacité de la réaction des unités marocaines apparaît avec netteté et précision depuis la construction du mur. Le Polisario qui en avait sous-estimé l'efficacité s'était tout de même obstiné à multiplier ses assauts dans la perspective d'un affaiblissement avec le temps. A l'inverse, et au fur et à mesure des assauts, les forces armées royales renforçaient leurs positions, maîtrisaient les procédés tactiques de l'adversaire dans tous leurs détails et, avec les assauts, accumulaient l'expérience. Cette réalité témoigne de l'avantage stratégique que le temps offre au défenseur en ce sens que sa posture passive lui permet une meilleure maîtrise du milieu et de l'environnement de chaque future bataille. Clausewitz affirme énergiquement cette évolution positive de la défensive en ces termes: « *Nous maintenons donc qu'à chaque stade nouveau de la défense, la prépondérance ou pour parler plus correctement, le contrepoids qu'obtient le défenseur s'accroît, et par conséquent la puissance du contrecoup qu'il portera* »¹². En effet, il n'est pas surprenant de constater que les dégâts subits par les unités du Polisario depuis la construction du mur n'avaient cessé de croître au fil des assauts au point qu'elles étaient contraintes à la fin de s'abstenir de mener des assauts et s'étaient limitées à effectuer des harcèlements d'artillerie au demeurant sans aucune efficacité. Cette force croissante de la défensive apparaît nettement lors des derniers assauts où l'ennemi fut à maintes reprises contraint d'abandonner sur le terrain des escadrons entiers de BMP2 et de matériels flambant neufs.

¹⁰ *De la guerre*. Clausewitz. Ed. de minuit. Page 427.

¹¹ *De la guerre*. Op. cit. page 427.

¹² Op-cit page 430.

32/ Les transformations générées par le mur de défense:

Durant la période antérieure à la construction du mur, le Polisario ne cessait de lancer dans ses communiqués propagandistes, et contrairement à la réalité, que ses unités contrôlaient certaines parties du territoire. Ce genre de discours désinformant était destiné à l'époque à induire l'opinion internationale en erreur, non sans quelques succès notamment auprès de certains chefs d'Etats africains qui ignorent jusqu'à la géopolitique de leur propre continent. Ces prétentions allaient être totalement mises à nu par le Maroc, lorsque celui-ci acheva la ceinture de sécurité. Dès lors nous allons assister à une transformation radicale des données. Ce mur de défense va mettre en exergue le caractère totalement artificiel de ce mouvement.

Si l'on essaie d'établir un parallèle entre le Polisario et les autres mouvements qui se sont révélés dans l'histoire, que se soit en Afrique, en Asie ou en Amérique Latine, on se retrouve devant la difficulté de le classer, c'est à dire le ranger dans une catégorie bien définie de mouvements de lutte à l'image de ceux qui ont marqué toute la deuxième moitié de ce siècle. A ceux qui veulent le considérer comme un mouvement de libération nationale, je réponds qu'un tel type de mouvement présuppose l'existence d'une nation auparavant autonome. Or là nous sommes face à un territoire qui n'était pas une nation, mais qui relevait, avant l'occupation espagnole et comme l'atteste la Cour Internationale de Justice, de la souveraineté des sultans chérifiens au même titre que Tarfaya, Sidi Ifni et la partie nord du pays. Par ailleurs, on peut bien se demander pourquoi ce mouvement ne s'est jamais manifesté du temps de l'occupation espagnole et pourquoi il fallait justement attendre le lancement de la marche verte pour enfin se manifester ? On peut aussi se demander à juste titre où était ce mouvement lorsque l'armée de libération nationale marocaine luttait à El Ayoune et Ifni avant de subir l'opération franco-espagnole dite « Ecouvillon » qui va obliger plusieurs populations de la région à se réfugier dans la partie nord indépendante du pays ?

Ensuite, un mouvement de libération qui pratique la guérilla comme moyen de lutte, doit logiquement supposer l'existence d'un ancrage et de bases au sein des populations qui le soutiennent, qui lui servent de support et qui partagent le projet et les idées dont il se réclame. Or, au sein des milliers de personnes qui vivent dans les provinces sahariennes, on n'a jusqu'à présent jamais vu de contestation ni de mouvement populaire de soutien au Polisario et ce en dépit des campagnes médiatiques permanentes lancées sur les ondes des radios de Tindouf et d'Alger et qui cherchent désespérément à acquérir ces populations à leur cause. La raison en est que ces populations, convaincues et fières de leur marocanité, rejettent les thèses séparatistes. De leur côté les populations sahraouies abusées, désinformées et conduites de force dans les camps de séquestration de Tindouf n'attendent que l'occasion de rejoindre la mère patrie. Plusieurs parmi ces séquestrés réussissent à échapper à leurs geôliers et rejoignent le Maroc. Cette saignée concerne également des personnalités de haut rang dont plusieurs membres fondateurs du Polisario. Cette déperdition du produit Polisario découle tout naturellement d'un triple vide: absence de légitimité historique, absence de projet réellement défendable, absence d'une assise populaire.

L'une des principales conséquences du mur de défense, est incontestablement qu'il a contraint l'ennemi à opérer des changements profonds dans ses structures militaires et ses modes d'actions. En effet, dans le contexte « pré-mur » de défense, le Polisario agissait en unités très légères, souvent en petits groupes autonomes ayant beaucoup d'initiative et donc disposant de l'effet de surprise et de tous les avantages de la

stratégie indirecte. Les modes d'actions utilisés dans ce cadre étaient ceux de la guérilla qui, bien sûr face à toute armée régulière, finit avec le temps par avoir des résultats. Or,

avec le mur de défense le Polisario a été obligé d'abandonner les structures anciennes fondées sur la guérilla et restructurer totalement ses forces en armée régulière, hiérarchisée et organisée en grandes unités. Celles-ci sont désormais constituées de brigades, régiments, compagnies, et dotées d'artillerie et de structures logistiques et de commandement à l'image des armées régulières. Ces transformations ont été imposées par la nécessité disposer de forces conséquentes capables de percer le mur de défense et de franchir ses multiples obstacles. Cette transformation est un avantage pour les Forces Armées Royales en ce sens qu'elles s'opposent à des forces ennemies plus vulnérables qu'avant car plus lourdes, sans initiative ni surprise, mais surtout stratégiquement sans doctrine et sans portée, donc sans perspective aucune. Interdire à un mouvement de guérilla le terrain, c'est la plus puissante des contre-guérillas. C'est en quelque sorte sortir le poisson de l'eau!

Enfin, en sécurisant les populations, le mur de défense a permis au Maroc d'engager sereinement le développement de ses provinces méridionales afin de permettre à ces populations de vivre pleinement leur marocanité. Les efforts gigantesques consentis dans ce cadre ont permis une rapide mise à niveau du Sahara et son insertion irréversible dans les tissus économiques et sociaux du pays. Ce qui a été réalisé au Maroc en quarante années d'indépendance, a été réussi dans le Sud en une décennie. Cette entreprise n'aurait pas été possible sans le mur de défense.. Le fait d'interdire totalement à un mouvement de guérilla l'accès au terrain qui constitue le milieu indispensable à la conduite des actions de guérilla, signifie que ce mouvement est vidé de toute sa substance.

CONCLUSION:

Que peut-on donc retenir de tout cela ? Sinon que la stratégie n'est pas nécessairement, comme on a souvent tendance à le croire, une série de plans définis, préétablis, arrêtés et appliqués selon un calendrier précis. Ce qui est déterminé à l'avance c'est la fin politique. La stratégie elle n'est pas figée dans son contenu ni dans les moyens qu'elle utilise. Elle a toujours besoin du long terme, elle change, elle s'adapte sans cesse aux multiples contingences, essaie d'en tirer le meilleur profit et doit donc évoluer en permanence, pourvu que la somme des objectifs ou des petits succès qu'elle obtient le long de son déploiement, concourent à la réalisation de la fin politique.

Ce qui nécessite d'être par ailleurs souligné dans le cadre de la stratégie poursuivie par le Maroc pour le parachèvement de son intégrité territoriale, c'est la prééminence de la politique sur la guerre. Le Maroc n'a jamais cherché la guerre, mais on la lui a imposée. On l'a bien vu, en 1975 un autre chef d'Etat, dans la situation politique de l'époque, aurait peut être préféré la violence et l'engagement armé en lieu et place de la marche verte. Un affrontement armé n'aurait peut être pas donné les mêmes résultats obtenus grâce à la marche verte. Grâce à cette marche, le Maroc a récupéré ses provinces méridionales tout en garantissant le futur des relations maroco-espagnoles. On constate aujourd'hui que ces relations s'approfondissent de jour en jour et qu'elles n'auraient sûrement pu être ainsi si le problème avait été réglé militairement. La politique a eu toujours le dessus sur la guerre et ne s'est jamais éclipsée même lorsque les combats au début des années quatre-vingts faisaient rage. Le Maroc s'est toujours gardé d'aggraver la situation et n'a pas voulu exercé le droit de suite au-delà de ses frontières, exactement dans le but de ne pas engendrer une déstabilisation dans toute la région de l'Afrique du Nord.

Cette prééminence de la politique du côté du Maroc s'explique d'abord par la grande vision de Sa Majesté Le Roi qui se soucie de la paix et de la sécurité dans toute la région, et ensuite par la légitimité de la cause marocaine et ses corollaires la sérénité et la confiance dans l'avenir. En effet, convaincu de ses droits, le Maroc a toujours cherché à les faire prévaloir par les voies légales, la persuasion et le dialogue. C'est cette conviction qui l'a conduit à proposer un référendum supervisé par l'ONU et dont l'issue ne peut que confirmer le rattachement au Maroc de ses provinces méridionales.

BIBLIOGRAPHIE:

- *HASSAN II, La Mémoire d'un Roi*. Entretiens avec Eric Laurent. Plon. 1993.
- *Le Défi*, HASSAN II. Ed. Albin Michel 1976.
- *De la guerre*, Carl Von Clausewitz. Ed. de minuit. 1955.
- *Stratégie de la guérilla*, Gérard Chaliand. Gallimard, 1984.
- *SUN ZI, L'art de la guerre*, Valérie Niquet-Cabestan. Ed. Economica, 1990.
- *Penser la guerre, Clausewitz. L'âge européen*. Raymond Aron. Gallimard 1976
- *Grande Encyclopédie du Maroc*, Histoire réalisé sous la direction de M. Kenbib.
- *Géopolitique, LE MAROC*. Numéro spécial. Printemps 1997.
- *La guerre et la politique*, A. Laroui. Libération, Casablanca, décembre 1976.